

Art Basel Paris a de quoi rivaliser avec son édition historique à Bâle. Le magnétisme de la Ville Lumière pourra-t-il à terme nuire à l'attractivité de la cité rhénane? Tour d'horizon des enjeux économiques et politiques entourant la foire détenue par le groupe MCH. LAETITIA THÉTAZ

Pourquoi Paris ne remplacera pas Art Basel

Est-ce que Paris finira par remplacer Art Basel? Lors de la dernière édition bâloise de la plus célèbre des foires d'art contemporain, l'interrogation était sur toutes les lèvres. Simple question de temps pour certains, effet de mode à court terme pour d'autres, les avis ont divergé autant que les arguments brandis. Le dernier jour de l'événement, une erreur des organisateurs - le communiqué de clôture a été envoyé par Art Basel Paris et non Art Basel - n'a fait que jeter de l'huile sur le feu. Un acte manqué qui fait sourire tant il est évocateur de la cannibalisation entre les deux événements européens.

Art Basel n'a pourtant rien à envier à sa petite sœur. Avec 289 galeries participantes en juin dernier, elle a attiré près de 90'000 visiteurs et collectionneurs du monde entier. À quoi s'ajoutent des ventes solides, des artistes superstars et des galeries poids lourd. Bref, un bilan optimiste bien qu'en retenue, considérant la contraction que subit le marché de l'art depuis deux ans. En 2024, il a affiché une baisse de 12%, soit un montant global de 46,3 milliards de francs.

Paris, nouvelle capitale de l'art

Du côté de Paris, la 2^e édition d'Art Basel Paris - en place du 24 au 26 octobre - se présente comme ambitieuse avec 203 exposants - dont 25 nouveaux - contre 195 en 2024 avec la présence de 65'000 visiteurs. Le ma-

gnétisme de la Ville Lumière semble opérer auprès de l'ensemble de l'écosystème du monde de l'art. «Depuis le Brexit, Paris est redevenue la capitale européenne du marché de l'art, assure le marchand d'art Philippe Davet, directeur chez Blondeau & Cie. Art Basel a été la foire d'art la plus importante pendant de nombreuses années. Naturellement, Paris est aujourd'hui en concurrence directe avec Bâle. Toutefois pour Art Basel, il est préférable d'être soi-même son concurrent plutôt qu'une autre organisation.»

Après les deux premières éditions de Paris+ par Art Basel en 2022 et 2023, mais surtout depuis la première édition de la foire sous la bannière Art Basel en 2024, la proximité géographique et calendaire des deux événements questionne les professionnels du secteur. «On sent que la concurrence arrive, estime Pierre-Henri Jaccaud, de la galerie Skopia à Genève. Paris a une concentration qualitative de galeries et est extrêmement attractive sur le plan international. Il y a un effet de mode et de nouveauté qu'il est difficile de contrer. Il faudra probablement, du côté du comité directeur d'Art Basel, trouver une stratégie pour définir l'identité et la spécificité de chacune des deux foires.»

Pour la collectionneuse et galeriste suisse Fabienne Levy, la diversité des deux foires enrichit le paysage. «À Bâle, la foire concentre toute l'attention: pendant une semaine, la ville entière vit au rythme de l'art, sans

distractions, ce qui fait sa singularité et sa force. Paris, de son côté, s'appuie sur le poids culturel de la capitale et attire un public européen et international différent.»

«French Exit»

Il n'empêche, l'absence de collectionneurs américains à Bâle en juin dernier a de quoi inquiéter. En 2024, les États-Unis ont généré près de la moitié (43%) des ventes d'art mondiales. «Il semblerait qu'une majorité d'entre eux aient envoyé leurs conseillers. Les galeries espèrent accueillir les acheteurs américains et asiatiques sur leur stand à Paris», assure Philippe Davet. Cette forte concentration de conseillers suscite des interrogations quant à l'évolution de la foire bâloise, où les galeries suisses sont toujours moins représentées - elles étaient une cinquantaine en 1993, contre une douzaine aujourd'hui.

«CHOIR», une œuvre signée par l'Allemande Katharina Grosse et présentée sur la Messeplatz de Bâle, en juin dernier.

«Le club de Bâle est intact et son public très érudit. Paris est plus diluée et attire des acheteurs moins avertis.»

Alexander Verburg, collectionneur



«Cette évolution s'explique bien sûr par la mondialisation du marché, mais elle a forcément des conséquences, pointe Pierre-Henri Jaccaud. Si Bâle a une carte à jouer face à Paris, c'est la fréquentation assidue d'experts et de directeurs de musées qui, par leur présence, légitiment une certaine idée de la qualité et agissent comme prescripteurs de goûts auprès des collectionneurs à bien des égards.»

Pour Johan Nauckhoff, Senior Vice-President chez Sotheby's, le boycott de la foire bâloise par les Américains s'explique également par l'absence de la Biennale de Venise cette année. Il recommande d'attendre l'année prochaine pour avoir une vision plus claire. «En ce qui concerne la qualité des œuvres, Bâle reste la numéro un», ajoute-t-il. Même constat chez Valen-

tina Volchovka, qui garde ses meilleures œuvres pour le mois de juin. «À Paris, nous pouvons nous permettre davantage de prises de risque, d'ouverture à une narration incluant une scène artistique plus jeune et plus contemporaine, sans renoncer à la qualité.»

Le club de Bâle

Une stratégie qui fait mouche auprès des collectionneurs. «On découvre à Bâle des œuvres rares et spectaculaires qui ne font souvent pas partie des *previews* à l'instar du Rothko exposé à la galerie Hauser & Wirth en juin dernier», illustre Alexander Verburg, qui apprécie également le fait que Bâle attire des collectionneurs plus sérieux que son pendant français. «Le club de Bâle est intact et son

public très érudit. Paris est plus diluée et attire des acheteurs moins avertis», ajoute-t-il.

Bâle pour les acheteurs confirmés, Paris pour les débutants. Telle semble être la formule vers laquelle se dirige Art Basel. Ses deux foires européennes ont donc meilleur temps de jouer la carte de la complémentarité que celle de la concurrence. Rappelons que le groupe MCH qui détient la marque Art Basel compte parmi ses actionnaires principaux le canton de Bâle-Ville à hauteur de 37%. Après la fin de Baselworld en 2020, ce dernier ne peut risquer de perdre un autre événement majeur. On peut donc parier qu'Art Basel fera tout pour maintenir la suprématie de son édition bâloise, quitte à ce que cela déplaie à ses collectionneurs. I.



Laetitia Thétaz
chroniqueuse art

MARCHÉ DE L'ART

Le cul(ot) du jeune Vallotton



orsque je demande à Katia Poletti, conservatrice de la Fondation Félix Vallotton, de me parler d'une œuvre marquante du peintre suisse, elle lance sur un ton décidé: «Étude de fesses»! Je lui demande de répéter car la ligne téléphonique était mauvaise. J'avais pourtant bien entendu... Un choix surprenant et évidemment provocateur, mais qui révèle très tôt le talent de peintre et le caractère indépendant de Félix Vallotton. À l'occasion du centenaire de sa disparition, le MCBA à Lausanne célèbre, dès le 24 octobre, cet artiste majeur avec «Vallotton Forever. La rétrospective». Plus de 200 œuvres provenant de collections publiques et privées seront réunies, retraçant ainsi la vie de ce Lausannois d'origine à travers sa pratique artistique, aussi prolifique que complexe.

Incisif et désenchanté

Arrivé dans la capitale française à 16 ans, le jeune Vallotton se démène sur la scène parisienne pour gagner une reconnaissance dans les cercles intellectuels et artistiques. C'est au cours de ces années de formation, vers 1884, que l'artiste réalise «Étude de fesses». «Il développe très jeune un talent remarquable et une grande précision, parvenant rapidement à un geste sûr. Son père est alors encouragé à le soutenir dans sa formation à l'Académie Julian», commente Katia Poletti. Ce tableau, devenu culte, souvent associé à «L'origine du monde» de Gustave Courbet, est le témoin de la modernité dont fait preuve Vallotton dès le début de sa carrière.

En observant le cadrage inhabituel de la peinture, on est tenté de penser qu'elle est en réalité un fragment d'un sujet

plus grand, mais il n'en est rien. Vallotton propose un portrait grinçant de ce déhanché, presque en mouvement, qui en devient vivant. Les plis, les rougeurs, la cellulite, toutes les aspérités de cette portion de corps sont peintes sans aucune complaisance. D'une sincérité désarmante, il va à contre-courant de son époque avec une proposition réaliste et sans promesse. «On y lit peut-être un trait de caractère, celui d'un esprit contestataire», commente la conservatrice. Indépendant et anticonformiste, Vallotton fait avec «Étude de fesses» un pied de nez aux canons esthétiques de son époque en osant représenter un morceau de corps imparfait.

Parcours d'un invendu

«Étude de fesses» ne sera jamais exposé du vivant de l'artiste qui la conservera jusqu'à sa mort en 1925, raison pour laquelle l'œuvre n'est pas signée de sa main, mais porte uniquement le timbre de sa signature. À son décès, la peinture reviendra à son frère Paul, alors directeur de la Galerie Paul Vallotton à Lausanne. Ce dernier la confie ensuite à son fils Alfred, marchand d'art à Paris, qui l'exposera rue de Seine vers 1930. L'histoire raconte que Sacha Guitry s'y est intéressé, mais qu'il renoncera finalement à l'acquérir. Le tableau restera invendu et retournera à Lausanne auprès de la Galerie Paul Vallotton. Il faudra attendre les années 90 pour qu'un collectionneur particulier en fasse l'acquisition!

L'œuvre est aujourd'hui régulièrement sollicitée pour des expositions et pour des reproductions. Très moderne, le réalisme sans fard de Vallotton, étonnamment actuel, trouve un écho particulier dans une époque où les critères esthétiques sont sans cesse remis en question.

